

La culture et l'argent Le point de vue de l'historien

Pierre Boglioni

Number 98-99, Fall 1999

Quand la culture devient marchandise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boglioni, P. (1999). La culture et l'argent : le point de vue de l'historien. *24 images*, (98-99), 34–37.

La culture et l'argent

LE POINT DE VUE DE L'HISTORIEN

PAR PIERRE BOGLIONI

Parce que je suis historien (je suis médiéviste), *24 images* me demande quelques réflexions sur le problème des rapports entre la culture et l'argent, la culture et l'État. Je ne suis pas sûr d'avoir quelque chose de significatif à apporter. D'abord, parce qu'il serait vain de vouloir tirer des «leçons» de l'histoire: chaque situation historique est une synthèse trop complexe pour qu'on puisse songer à la cloner. (On clonera peut-être les individus, un jour; une société, jamais.) Ensuite, parce que la situation moderne et postmoderne est radicalement différente, il me semble, des situations du passé. Actuellement, sous nos yeux, l'humanité passe par une mue radicale, plus profonde que celles qu'elle a connues en découvrant l'agriculture, puis l'écriture, puis la ville. Terrifiants par leur puissance, les outils modernes de la culture peuvent nous plonger dans des abîmes de stupidité et d'aliénation encore inconnus ou nous faire entrer (du bout des doigts, et ce même dans les villages les plus reculés et les milieux les moins favorisés) dans les sphères de la culture qui étaient réservées jadis aux rares fortunés de la noblesse et de la bourgeoisie. L'enjeu décisif est de savoir gérer cette puissance et contrer cette ambivalence.

À ces raisons, j'en ajouterai une autre plus personnelle. Je ne suis pas un «consommateur» particulièrement assidu des productions culturelles courantes, sauf dans mon domaine professionnel de l'enseignement universitaire. Je me méfie des modes. J'évite par principe les «premières». Je crains toujours que telle production du *Don Giovanni* ou des *Carmina Burana*, à laquelle voudraient m'entraîner des critiques enthousiastes dans les journaux du matin, ne me fasse regretter les enregistrements que j'ai dans ma discothèque. J'ai trop rencontré de romans ou d'essais qu'on me poussait à acheter comme «incontournables», et que je n'ai pas été capable de terminer. Je suis vieux style, sans doute, mais je pense que la culture est constituée, fondamentalement, des œuvres qui ont traversé les siècles et les traverseront encore. Pourquoi s'occuper de ce qui ne traversera pas l'année? Mieux vaut dépenser mon argent pour ajouter un autre volume à ma collection de la *Pléiade*, ou remplacer mes *Frères Karamazov*, trop usés.

Si j'accepte d'écrire ces quelques lignes, c'est parce que j'aime la culture, passionnément. Il me semble que, après la chute irréversible des religions (traditionnelles, uniques porteuses de valeurs pour la grande majorité des gens), il revient à la culture de proposer les valeurs essentielles d'intériorité, de conscience, d'intensité de vie, de sérieux moral. Il appartient aux arts aujourd'hui de nous donner une âme, de cultiver cette conscience de la beauté et du mystère de l'être, sans laquelle nos sociétés modernes ne seront qu'un désert d'aliénation et d'insignifiance. La culture est, par les temps qui courent, un devoir moral. Elle est la forme moderne du salut. Voici donc, alignées sans prétention, les quelques considérations d'un historien.

Le géant américain nous fait peur. Il nous écrase du haut de sa taille colossale. Il nous achète lorsqu'il ne peut pas nous écraser. Il nous dévore lorsqu'il ne peut pas nous acheter. Il est cette Bête de l'Apocalypse, à laquelle «on donna le pouvoir sur toute race, peuple, langue ou nation», et qui veut tous «nous marquer de son signe, et nul ne pourra rien acheter ni vendre s'il n'est marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom». Ce chiffre, c'est celui de la rentabilité économique, c'est aussi le nom magique d'«industrie culturelle».

Mais ce n'est pas toujours la Bête qui gagne. Au contraire, l'histoire déploie sous nos yeux un panorama extraordinaire de sociétés qui, modestes en taille et en poids politique, ont connu des périodes d'essor artistique fulgurant, des «moments magiques» de vie culturelle. L'Athènes miraculeuse du temps de Socrate, de Platon et d'Aristote (mais aussi d'Hérodote et de Thucydide, d'Eschyle et de Sophocle, d'Aristophane et de Phidias), cette Athènes immortelle ne comptait guère plus de quarante mille habitants, dans une Attique qui n'en dépassait pas un demi-million. La Florence de la Renaissance (de Brunelleschi et de Donatello, de Piero della Francesca et de Botticelli, de Léonard et de Michel-Ange, de Machiavel et de Guichardin) n'atteignait pas, elle non plus, les cinquante mille habitants. La République de Venise n'a jamais compté plus que cent mille habitants environ (et à peu près autant dans ses colonies): ce qui ne l'a pas empêchée de devenir cette «ville miraculeuse» de l'art et de la culture qui est «l'une des plus suggestives destinées de l'histoire humaine» (Fernand Braudel). Et malgré leur taille démographique plus que modeste, les «petites patries» de la Renaissance italienne réussirent à «coloniser» de façon importante les grands colosses nationaux du XVI^e siècle. Quant à la minuscule Athènes, politiquement avalée par le géant romain, comment ne pas rappeler à son sujet

la phrase fameuse d'Horace: «La Grèce subjuguée subjuga son farouche vainqueur et porta les arts au sein du Latium sauvage»?

Des considérations analogues vaudraient aussi pour l'histoire culturelle de Bruges, d'Amsterdam et de tant d'autres villes. On pourrait ajouter l'exemple de beaucoup de pays, petits ou relativement petits (comme la Norvège, la Suède, l'Irlande, le Danemark), ayant produit des littératures extraordinairement intenses ou perçant soudainement sur la scène internationale par la force d'un seul génie, comme Dreyer pour le cinéma danois ou Bergman pour le cinéma suédois. Le peuple juif, enfin, dispersé dans une diaspora millénaire, est l'exemple — atypique mais frappant — d'une inépuisable vitalité culturelle, sans commune mesure avec sa taille démographique. L'essentiel n'est pas la taille: voilà ce que nous dit d'abord l'histoire. L'essentiel c'est l'intensité, c'est le génie.

Deniers publics ou mécénat?

Du point de vue de l'histoire, la culture nous apparaît comme indissolublement liée à l'argent. Rien ne serait plus faux, historiquement, qu'une vision héroïque ou bohème de la vie culturelle: comme si les intellectuels, les artistes et les hommes de lettres étaient des héros sociaux, toujours révoltés contre leur milieu, toujours en marge de la réussite économique et sociale. Il y a eu de ceux-là par douzaines, je le sais. Je sais que Spinoza gagnait sa vie en polissant des lentilles optiques et que Faulkner mourut pitoyablement dans une maison de repos délabrée. Mais ce sont des exceptions. La majorité des grands intellectuels et des artistes de tous les temps et de toutes les cultures ont été des professionnels de leur art à plein temps, vivant directement (et souvent confortablement) des revenus de leur activité, d'un salaire ou bénéfice leur permettant de s'adonner librement à leur travail de créateurs. Pour un Van Gogh mourant pauvre et méconnu, il y a toujours eu, beaucoup plus nombreux, des Rembrandt, des Rubens et des Picasso mourant riches et célèbres.

Mais d'où leur venait cet argent? De l'État ou des mécènes? Était-ce des dons, un salaire, des contrats? Quelles sont les formes de «subvention» qui se sont avérées les plus fécondes? Il n'y a pas à cela de réponse homogène. L'histoire nous montre les formes les plus variées et les plus contradictoires de «financement» de la culture, sans qu'il soit possible de distinguer *a priori* celles qui assurent la meilleure réussite. La seule constante réside en ce que, me semble-t-il, les grandes réussites culturelles supposent un support économique important, mais ne dépendent pas, essentiellement, de la forme de ce support.

Au cours du haut moyen âge (VI^e-XII^e siècle), la vie monastique constitue le lieu normal de la culture. Les moines (philosophes, théologiens, historiens, musiciens, enlumineurs, architectes, savants)

Pour pouvoir résister à la Bête il faut une ferveur collective, un climat de promotion sociale de la culture comme on les retrouvait au moment de la Renaissance italienne. Ici, Saint Michel et le dragon de Raphaël.



sont des «subventionnés à vie» (par le travail des pauvres) de la culture. Aucune véritable liberté idéologique n'existe, mais le système produit quand même Scot Erigène et Anselme d'Aoste. L'université médiévale donnera à ses professeurs un salaire établi par contrat, tout en leur imposant (toujours par contrat) un carcan incroyablement rigide de programmes et de méthodes, mais elle produira quand même un Thomas d'Aquin. Les artisans du moyen âge (architectes, sculpteurs, peintres, maîtres verriers) sont payés à forfait et

«Ce n'est pas toujours la Bête qui gagne. Au contraire, l'histoire déploie sous nos yeux un panorama extraordinaire de sociétés qui, modestes en taille et en poids politique, ont connu des périodes d'essor artistique fulgurant, des "moments magiques" de vie culturelle.»

au mérite, avec des écarts très considérables d'un artisan à l'autre, d'un lieu à l'autre. Ils travaillent eux aussi dans les cadres assez rigides d'une corporation, pour des commanditaires qui non seulement leur imposent des thèmes, mais en surveillent jalousement l'exécution. La cathédrale médiévale n'est pourtant pas un mauvais résultat.

À la Renaissance, la condition sociale et la rémunération des intellectuels deviennent plus variées. On revient à une culture subventionnée en grande partie par un mécénat plus ou moins stable. L'essentiel de cette culture se trouve dans les palais des grands seigneurs, dans les chancelleries des États, chez les professionnels du droit. Intellectuels et artistes vivent en général d'un salaire régulier (à terme, rarement à vie), normalement augmenté par des cadeaux ou des primes substantielles, selon le mérite des artistes ou le bon vouloir des maîtres. Pendant ses années de travail à la chapelle Sixtine, Michel-Ange reçoit un salaire annuel d'environ cent mille

dollars actuels et des primes occasionnelles de deux ou trois cent mille dollars. Telle est aussi, à peu près, la situation de Pétrarque et telle sera celle du Tasse à la cour de Ferrare.

À l'époque moderne, l'État prend la relève. Les universités laïques, avec les académies et les instituts de l'État, deviennent les lieux principaux de la production culturelle. Les grandes figures de la culture et de la science seront presque toutes liées au monde universitaire, de Newton à Darwin, de Hume à Hegel. Mais l'expansion de l'imprimerie ajoute, aux anciens destinataires du financement de la vie culturelle, les auteurs qui vivent directement des revenus de leurs livres, comme Voltaire et Rousseau. D'autres intellectuels enfin, plus rares, vivent de leurs patrimoines familiaux, comme Montaigne et Pascal, Kierkegaard et Benedetto Croce. Je ne parlerai pas ici de la situation contemporaine, qui n'est pas de mon ressort.

Dans cette extraordinaire variété de «cadres de financement» de la culture, quelles ont été les situations les plus fécondes? Celle du mécénat aléatoire, des paiements à forfait, ou celle des salaires réguliers, garantis par contrat? Celle du financement public ou celle du financement privé? Encore une fois, la qualité du résultat ne semble pas liée à la forme du financement. Certes, les grandes initiatives publiques ont toujours été essentielles dans l'histoire de la culture. La renaissance carolingienne (c. 870-970) donne naissance à la construction d'une capitale monumentale (Aix-la-Chapelle), de dizaines de palais royaux, d'une trentaine de grandes cathédrales, d'une centaine de grandes abbayes: un temps fort impensable sans le support économique de l'État (fourni par le trésor immense, nous expliquent les historiens, que Charlemagne a confisqué aux Avars). Il en est de même pour la renaissance ottonienne. Il en sera de même pour la Rome des XV^e et XVI^e siècles: il faudra l'entêtement et les capitaux immenses des papes (de Nicolas V à Léon X) pour transformer la Rome médiévale, puante et marécageuse, en une merveille d'urbanisme unique en Europe (avant la construction des grandes capitales au XIX^e siècle). On a dit de Léon X qu'il a dépensé, pour les travaux de Saint-Pierre et du Vatican, les ressources économiques de trois pontificats: celui de son prédécesseur, le sien et celui de son successeur. Aucun investissement privé n'aurait pu nous donner non plus Versailles, l'Escurial ou Saint-Pétersbourg.

Mais il me semble que les moments vraiment exceptionnels de l'histoire de la culture comportent aussi d'autres dimensions, plus profondes et plus stables, qu'aucune initiative de l'État ne saurait, par elle-même, assurer.

Certes, le substrat économique est nécessaire. On me dira que le génie n'est pas lié à l'argent, et on me citera Rutebeuf et Villon. Cela est vrai pour des exceptions, pour des individus isolés. Mais pour que la culture devienne un fait global, varié, stable, intense, il faut qu'une société ait atteint une certaine plénitude économique. Athènes, Florence, Venise, Amsterdam furent des villes extraordinairement prospères (même si, dans tous ces cas, il n'y a pas une correspondance parfaite entre la courbe de l'économie et celle de la culture).

Mais le substrat économique ne suffit pas. Il faut aussi, impondérable mais essentiel, un substrat psychologique, une mentalité, un consensus social. Il faut que la culture soit perçue, par des strates très

larges de la population, comme une valeur spécifique, convoitée et cultivée pour elle-même. Telle était la vénération des Grecs pour la *paideia* et la *sophia*, celle des Romains pour l'*otium*, celle des hommes de la Renaissance pour la *cortesia* et l'*umanità*, celle des Allemands pour la *Bildung*. Il faut que les poètes soient lus, que les théâtres soient bondés, que la musique soit écoutée, que les pein-

«Mais le substrat économique ne suffit pas. Il faut aussi, impondérable mais essentiel, un substrat psychologique, une mentalité, un consensus social. Il faut que la culture soit perçue, par des strates très larges de la population, comme une valeur spécifique, convoitée et cultivée pour elle-même.»

tures et les sculptures remplissent maisons et jardins. Alors la culture sera un fait social, enraciné et intense. Alors l'histoire culturelle connaîtra ces «moments magiques» qui nous font encore rêver.

Dans la culture gréco-romaine, les riches construisent des amphithéâtres et des temples, garnissent de statues les forums, subventionnent les fêtes et les artistes populaires. L'opinion publique et les coutumes politiques, autant que le choix personnel, les obligeaient à investir dans la culture une partie importante de leur patrimoine. Dans l'Italie de la Renaissance, les petits et grands seigneurs locaux (les Sforza à Milan, les Montefeltro à Urbino, les Médicis à Florence) font de la culture le symbole, soigneusement entretenu, de leur réussite politique et sociale. Cosme de Médicis, l'homme le plus riche de son temps, domine Florence par le prestige que lui donne son mécénat. Il fait construire ou restaurer à ses frais une dizaine d'églises et de couvents (qu'il fait aussi décorer et qu'il dote de bibliothèques), il organise et subventionne les grandes fêtes publiques, il place par centaines des commandes de tableaux et sculptures qu'il distribue ensuite libéralement. Il offre des salaires aux artistes débutants, et une maison avec pension pour la retraite du vieux Donatello. Lui qui n'occupa jamais une charge politique importante aura investi pour les arts et la culture de Florence des sommes supérieures au budget ordinaire de la ville. Par fierté culturelle également, Pie II rêve de transformer son patelin natal, Pienza, en un chef-d'œuvre d'art et d'urbanisme. Même un soudard vulgaire comme le duc Vespasiano Gonzaga, petit bâtard de famille, voudra transformer la «capitale» de son État, Sabbioneta, minuscule comme celui de Monaco, en une nouvelle Athènes à la beauté éternelle.

Où en sommes-nous, au Québec?

Face à ces repères historiques, où en sommes-nous? Si je devais résumer en quelques mots mes impressions sur la situation actuelle de la culture au Québec je dirais: admiration profonde pour les progrès extraordinaires qui ont été accomplis et frustration amère devant la situation actuelle de morosité et d'enlèvement.

Il est certain que nous avons fait des efforts immenses pour assurer à tous nos jeunes une bonne instruction et que nous nous sommes donné des infrastructures culturelles importantes. On ne peut être qu'étonné et séduit par tant de réussites, tant de talents, tant

de promesses tenues au sein des milieux artistiques québécois. Mes collègues m'assurent que je serais encore plus étonné si j'avais connu le Québec d'avant la Révolution tranquille (je suis arrivé ici en 1964). Il me semble indubitable que le Québec possède le substrat idéal (par sa situation géographique et culturelle, par sa composition démographique, par la variété de ses traditions) pour créer et maintenir une culture originale, forte, d'envergure vraiment universelle. Une culture capable de résister même à la Bête.

Mais il nous manque encore, me semble-t-il, la condition décisive: cette ferveur collective, ce climat de promotion sociale de la culture qui est peut-être le secret ultime des «moments magiques» dont j'ai parlé. Notre société n'a pas encore connu ce phénomène de ferveur collective et le mécénat qui en découle. Il me semble que le Québec a développé, au cours de son histoire récente, deux grandes cultures, impressionnantes l'une et l'autre par leur réussite: la culture religieuse (avec ses grands lieux, ses grands mythes, une intense adhésion et des conversions, et ses extraordinaires réalisations) et, toute récente, la culture de l'argent (qui a aussi ses temples, ses mythes, ses rites et ses réalisations extraordinaires). Mais nous n'avons pas encore développé, me semble-t-il, une «culture de la culture». Nous n'avons pas encore fait le lien entre nos élites culturelles et les classes sociales moyennes.



L'imposante bibliothèque San Marco de Venise, construite au XVI^e siècle par le sculpteur et architecte Jacopo Sansovino, est un de ces grands édifices publics qui témoignent de la priorité accordée à l'art et à la culture pendant la Renaissance italienne.

«Le monde de l'économie doit aussi collaborer. Il faudra retrouver ce mécénat de grande envergure par lequel, dans les "moments magiques" de l'histoire de Florence et de Venise, l'argent nourrissait l'art et la culture. Mais nous sommes loin de cela. Les magnats de l'argent préfèrent encore offrir à leurs invités de marque des billets de hockey ou de baseball, plutôt que des laissez-passer pour l'OSM ou le théâtre.»

Pour réaliser cette promotion, il faudra des métamorphoses profondes, donc lentes. L'État doit y contribuer. Il me semble qu'il ne le fait pas assez. Il donne chichement, de mauvaise grâce et aux mauvais endroits. Cela est peut-être inévitable. Les hommes politiques sont le miroir de la société. Je n'offenserai personne, il me semble, en constatant que notre classe politique ne brille pas par sa culture. En général, elle ne vient pas du monde de la culture. On ne s'étonne donc pas qu'elle y soit peu sensible.

Le monde de l'économie doit aussi collaborer. Il faudra retrouver ce mécénat de grande envergure par lequel, dans les «moments magiques» de l'histoire de Florence et de Venise, l'argent nourrissait l'art et la culture. Mais nous sommes loin de cela. Le lien entre l'argent et la culture n'est pas fait (il y a des exceptions, je le sais). Les magnats de l'argent préfèrent encore offrir à leurs invités de marque des billets de hockey ou de baseball, plutôt que des laissez-

passer pour l'OSM ou le théâtre. Je lisais dans un rapport récent que, sur les cent Canadiens les plus riches (ils possèdent à eux seuls 12 % de la richesse du pays), quarante et un n'ont pas obtenu leur diplôme d'études secondaires.

Il faudra, enfin et surtout, que l'école redonne à la culture le rôle primordial qu'elle devrait avoir. Elle ne le fait pas. Même à l'université, notre système d'enseignement dispense des notions et une formation professionnelle mais n'ouvre pas nos jeunes à la culture. Il est exagéré d'affirmer, avec Richard Le Hir dans un article récent, que beaucoup de nos diplômés universitaires sont des analphabètes fonctionnels, mais il me semble certain que, même après des années d'études universitaires, nos sociologues, psychologues, juristes et médecins sont restés, pour ce qui est de la culture, des cégépiens mal dégrossis. Ce sont, trop souvent, des ignorants de luxe.

Or, la culture est autre chose que la formation professionnelle, pour sophistiquée qu'elle soit. La culture est complexité, intensité, gratuité, curiosité. La culture, c'est se cultiver sans cesse. La culture, c'est d'avoir, caché dans un tiroir, son poète préféré. La culture, c'est de chérir et cultiver sa propre langue. La culture, c'est s'ouvrir à l'histoire et à la géographie, aux langues et aux littératures étrangères. La culture, c'est lire, souvent et pour le plaisir, écouter de la musique, visiter les musées de sa ville. Notre école ne favorise pas ces valeurs. L'enlèvement et les morosités dans l'évolution de la culture au Québec viennent, me semble-t-il, de cette cause principale: que notre système produit de bons intellectuels, mais pas une classe moyenne cultivée. Si nous ne changeons rien à cela, la Bête finira bien par nous avaler. ■

Pierre Boglioni est professeur d'histoire médiévale à l'Université de Montréal.